

BEATRICE VENEZI

Fortissima

Destins
de musiciennes
rebelles



**Quand une jeune
maestro dépoussière
l'histoire de la musique
d'Hildegarde de Bingen à Björk**

PAYOT

« Chaque héroïne de ce livre est une femme que j'aurais voulu être, que je suis peut-être en partie ou que je ne serai jamais. Toutes sont des personnalités remarquables dans un monde d'hommes. Des musiciennes de génie. Des compositrices audacieuses. Des interprètes sublimes. Leur destin est une histoire de préjugés et d'interdictions. Une histoire souvent tragique faite d'échecs et de révolte, mais aussi de talent et de passion. L'histoire de seize femmes novatrices et rebelles sans lesquelles je n'aurais peut-être pas la chance aujourd'hui de pouvoir monter sur un podium de chef d'orchestre. »

Hildegarde de Bingen, Maddalena Casulana, Barbara Strozzi, Francesca Caccini, Nannerl Mozart, Fanny Mendelssohn, Clara Schumann, Louise Farrenc, Nadia Boulanger, Maria Callas, Sofia Gubaïdulina, Martha Argerich, Jacqueline du Pré, Björk, Hildur Guðnadóttir et Rachel Portman : ces héroïnes sont aussi fougueuses que Beatrice Venezi, née à Lucques en 1990. Cette figure montante de la direction d'orchestre qui se revendique comme « un *maestro* parmi les autres » ne défend pas seulement la cause des femmes mais aussi tous les jeunes musiciens, toutes les musiques, et veut communiquer à tous les publics sa passion pour le répertoire classique.

Beatrice Venezi

Fortissima

Destins de musiciennes rebelles

*Traduit de l'italien par Françoise Bouillot
en collaboration avec Mario Pasa
Présentation de Mario Pasa*

PAYOT

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

Conception graphique de la couverture : Sara Deux

Illustration : © Olivier Balez

Photo de l'auteurice : © Alcide S.N.C. Di Tosi Alessandro & C.

Titre original :

LE SORELLE DI MOZART

*Storie di interpreti dimenticate,
compositrice geniali e musiciste ribelli*
(Utet, Milan)

© DeA Planeta Libri S.r.l., 2020.

(www.deaplanetalibri.it)

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022,
pour la présentation et la traduction française.

ISBN : 978-2-228-93093-2

« Mon métier a un nom : chef d'orchestre. » En italien : direttore d'orchestra. Au masculin. Ces quelques mots prononcés par Beatrice Venezi en mars 2021, lors du festival de Sanremo, lui ont attiré de très violentes critiques alors qu'elle ne méritait vraiment pas d'être taxée d'antiféminisme.

Déjà très célèbre dans son pays, elle faisait partie du jury chargé de désigner les jeunes espoirs de la variété italienne, après avoir été elle-même un jeune espoir... de la musique classique. Née en 1990 à Lucques (comme Giacomo Puccini, son compositeur préféré), elle n'est pas issue d'un milieu de mélomanes toscans : c'est parce que son école primaire proposait des cours de piano que tout a commencé. Aujourd'hui, elle déploie beaucoup d'énergie pour encourager les jeunes musiciens de tous bords, notamment à Naples dans le cadre de l'Orchestra Scarlatti Young. Et en cette année 2022 où paraît Fortissima, elle dirige dans plusieurs villes françaises La Somnambule de Vincenzo Bellini avec sur scène cinq lauréats du concours international de chant de Clermont-Ferrand.

Elle soutient que l'écoute attentive du répertoire classique n'est pas réservée à ceux qui le connaissent déjà et qu'on ne doit pas se sentir intimidé par tant de chefs-d'œuvre : il faut juste se laisser aller à les aimer. Cet amour, elle l'a magistralement communiqué dans un précédent livre, *Allegro con fuoco*¹, dont le titre résume à merveille la personnalité d'une artiste qui manie la plume aussi aisément que sa baguette de direttore – ou de maestro, autre titre qu'elle revendique haut et fort.

Quand on est une femme, il est encore difficile de trouver sa place dans le milieu de la direction d'orchestre, et en Italie plus qu'en France ou dans les pays anglo-saxons. Mais « à mon avis la féminisation des termes n'apporte rien, affirme Beatrice. Je n'ai pas besoin de cela pour me faire admettre dans la profession ». Puisque l'on recherche la parité, pourquoi créer par le vocabulaire des différences supplémentaires entre les sexes ? demande-t-elle en substance. « Je veux être un direttore d'orchestra parmi d'autres. En anglais, le mot conductor vaut pour tout le monde. » Quant au terme maestra (« maîtresse »), il évoque décidément trop le métier d'institutrice, s'amuse le maestro Venezi – « un métier très différent du mien ».

Le sien, elle l'exerce dans nombre d'opéras et de salles de concert, et pas seulement en Italie : ailleurs en Europe, aux États-Unis, en Argentine, et même dans des pays où le sexisme reste bien ancré, tels l'Azerbaïdjan, l'Arménie ou le Japon. En Arménie, elle a été la première femme à monter sur un podium de chef d'orchestre. Au Japon, elle a été la première à y monter dans une tenue féminine, alors que les organisateurs lui avaient

1. Avec pour sous-titre *Innamorarsi della musica classica* (Milan, Utet, 2019).

fortement suggéré quelque chose de masculin. Auparavant, le quotidien Corriere della sera l'avait incluse à vingt-sept ans dans sa sélection 2017 des cinquante femmes de toutes nationalités les plus remarquables par leur non-conformisme, leur courage, leur créativité et leur esprit d'innovation.

Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait eu envie de raconter l'histoire de la musique au travers de quelques héroïnes chères à son cœur. Ce n'est pas le premier ouvrage consacré à des compositrices et à de grandes interprètes ayant souvent dû se battre, avec plus ou moins de bonheur, pour trouver leur place dans un monde d'hommes ; mais Beatrice Venezia, elle, n'a pas cherché à les recenser de manière scientifique ou exhaustive, et les quelques portraits qu'elle nous propose sont plutôt des moments musicaux, des esquisses littéraires, des miniatures.

En 1995 déjà, Catherine Cessac résumait parfaitement la situation des musiciennes d'autrefois : « À peu près à toutes les époques, il fut reconnu aux femmes le droit à l'interprétation, vocale puis instrumentale ; en revanche, leur activité en tant que compositeur n'alla pas toujours de soi. [...] On n'apprend pas aux filles, ou que de manière exceptionnelle, les rudiments de la théorie et du contrepoint qui leur ouvriraient le chemin de la composition. À cet égard, Hildegarde de Bingen se révéla une remarquable autodidacte¹. » Hildegarde, premier des seize personnages « racontés » dans Fortissima – et quel personnage !

1. *Élisabeth Jacquet de La Guerre. Une femme compositeur sous le règne de Louis XIV*, Arles, Actes Sud, 1995, p. 13-14. Les extraits du *Mercur galant* et de *L'Art de toucher le clavecin* sont tirés de son livre.

L'auteure a dû faire des choix pour rédiger cette partition à seize voix seulement, aussi n'a-t-elle retenu que deux Françaises, Louise Farrenc et Nadia Boulanger. Elle ne nous en voudra pas de rappeler que la France eut son petit Mozart au féminin : Élisabeth Jacquet de La Guerre (1665-1729), venue au monde neuf décennies avant Wolfgang Amadeus. Dès l'âge de cinq ans, elle fait fureur à la cour en jouant du « clavessin » et en chantant. Elle a les faveurs de Louis XIV et de Mme de Montespan, mais une fois adulte et mariée elle ne s'efface pas pour autant. En août 1686, elle fait éditer l'un des « rares recueils de clavecin publiés en France au xvii^e siècle », souligne Catherine Cessac. Plus tard, elle contribue à l'introduction dans le royaume de la sonate et de la cantate, venues d'Italie.

En revanche, le public boude en 1694 son opéra Céphale et Procris, le premier composé par une Française. Elle en est affectée mais finit par se remettre à écrire de la musique, dont les sonates pour violon et clavecin jouées devant le monarque en août 1707. Celui-ci est alors presque septuagénaire, Élisabeth a déjà quarante-deux ans et se trouve veuve. On l'appelle « Mlle de La Guerre », bien que ce soit le patronyme de son défunt époux, mais elle n'a pas eu à se plaindre de cet organiste qui ne jalousait pas son talent. Le compte rendu du concert dans Le Mercure galant mérite d'être cité : « Sa Majesté parla à Mlle de La Guerre d'une manière très-obligeante, & après avoir donné beaucoup de louanges à ses Sonates, elle luy dit qu'elles ne ressembloient à rien. On ne pouvait mieux louer Mlle de La Guerre, puisque ces paroles font connoître que le Roy avait non seulement trouvé sa Musique très-belle, mais aussi qu'elle est originale, ce qui se

trouve aujourd'hui fort rarement. » Et pourtant Louis XIV n'était pas fêré de sonates. Mais il aimait Élisabeth et l'avait toujours protégée.

Voilà au moins une artiste qui n'a pas été entravée par les hommes. Ils l'ont même qualifiée de « première musicienne du monde » et de « merveille de notre siècle ». Elle a d'abord été encouragée par un père organiste et claveciniste. Son mariage avec Marin de La Guerre l'a contrainte à quitter Versailles pour Paris, mais elle a pu s'épanouir dans la capitale, entre enseignement, composition et concerts.

À l'époque, François Couperin explique dans L'Art de toucher le clavecin (1716) que les mains des femmes conviennent mieux à l'instrument que celles des hommes, car « la souplesse des nerfs contribue beaucoup plus au bien-jouer que la force ». De la part d'un si grand maître du clavier c'est un compliment, et dans le genre anatomisme sexiste c'est toujours plus agréable à entendre que les délires de médecins du siècle suivant sur la « petitesse relative » des cerveaux féminins.

Par le passé, les musiciennes n'ont certes pas eu la vie facile dans un univers masculin, et l'exergue de Fortissima est une sentence d'autant plus terrible qu'elle n'est pas si ancienne, mais en leur rendant justice l'Histoire enfin revisitée ne crée-t-elle pas une communauté d'artistes des deux sexes, par-delà le temps, postérité tardive ou pas ? Voilà de quoi plaire au directeur d'orchestra Beatrice Venezi, qui ne cherche pas à mener les hommes à la baguette pour venger ses sœurs en musique.

M.P.

*Il n'y a pas de femmes compositrices,
il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais !*

Sir Thomas Beecham (1920),
fondateur de l'Orchestre philharmonique de Londres.

Je dédie ce livre à mes parents, Daniela et Gabriele, qui m'ont appris combien étaient importants le libre arbitre et l'esprit critique, la confiance en soi et le courage d'affirmer ses idées sans se conformer aux attentes des autres. Ce sont eux qui ont fait de moi la femme que je suis.

Je dédie également ce recueil d'histoires à toutes les femmes, qu'elles soient sœurs, épouses, mères ou filles – absolument toutes. Ne laissons personne nous dire que nous ne sommes pas aptes à entreprendre certaines choses ou que nous ne sommes pas assez bien pour le faire, que certains domaines nous sont interdits ou que nous n'avons pas le droit de réclamer plus et mieux, d'exiger d'avoir notre place dans le monde.

Ils se trompent, ceux qui croient cela : nous pouvons être tout ce que nous voulons.

PROLOGUE

Voici l'histoire de quelques femmes remarquables. Des musiciennes de génie. Des compositrices audacieuses. Des interprètes sublimes. Des femmes singulières qui ont réussi à s'imposer dans un monde qui se serait volontiers passé d'elles. Un monde qui les a jugées inadaptées, impudentes, scandaleuses, incapables. Un monde qui n'a cessé d'en appeler contre elles à la moralité ou à une prétendue supériorité biologique qui ne concéderait qu'aux hommes le talent de produire de la bonne musique.

Voici donc l'histoire de quelques femmes remarquables dans un monde d'hommes. Cette histoire raconte comment, bravant les préjugés, bravant les interdictions, une poignée de rebelles ont décidé de défier les conventions par amour de l'art et de la musique. Une rébellion trop souvent effacée de l'historiographie officielle.

Tout commence au Moyen Âge. Nous sommes à Bingen, une petite localité qui a prospéré dans la vallée où la Nahe se jette dans le Rhin. C'est là que débute notre récit, dans un couvent de sœurs guidées par l'intuition géniale et révolutionnaire d'Hildegarde : la première musicienne dont l'Histoire garde vraiment le souvenir.

Hildegarde s'est vouée à sainte Ursule, que la légende nous montre royale et très belle, s'en allant à la tête de onze mille vierges en pèlerinage à travers l'Europe. Sainte Ursule martyre, paladine de la sororité – de l'union, du soutien et de l'aide entre les femmes.

Hildegarde, résolue et portée à l'action, qui croit fermement à l'idée de diffuser sur un mode choral la parole de Dieu.

Hildegarde, qui a des visions et qui passe pour folle.

Hildegarde, qui ne prend ses ordres que de Dieu, raison pour laquelle l'Église préférerait qu'elle ne chante pas, qu'elle ne laisse pas ses harmonies inonder les églises.

Mais les écrits restent, et pour que leur musique ne disparaisse pas il a aussi fallu que des femmes aient le courage de la coucher sur le papier. Un geste si naturel aujourd'hui, mais si révolutionnaire autrefois pour celles qui n'avaient même pas le droit de revendiquer leurs œuvres.

Il n'était pas convenable pour une femme de s'adonner à la composition. Elle pouvait tout au plus exécuter celles des hommes : pour se divertir, pour s'occuper, pour tuer le peu de temps libre que lui laissait la vie entre deux tâches domestiques.

Et de toute façon sa propre musique disparaissait.

Oui. De cette musique ancienne, quand elle a été composée par une femme, rien ou presque ne nous est parvenu.

Jusqu'au baroque, qui fait irruption en fanfare dans ces pages, éclatant, tonitruant. Et il semble que dès lors tout peut changer. L'Europe se peuple de musiciennes. Les peintres les immortalisent avec leur instrument, quelques-unes